

1

— Vous êtes madame O’Keefe?

William Martyn contemplait, ébahi, la gracieuse jeune fille rousse qui l’accueillait à la réception de l’hôtel. Les chercheurs d’or du camp lui avaient décrit Hélène O’Keefe comme une dame d’un certain âge, une espèce de dragon féminin. L’établissement de Mme Hélène obéissait, paraît-il, à des mœurs fort strictes, fumer y était interdit, tout comme boire de l’alcool, sans parler d’y accueillir, sans certificat de mariage, des personnes du sexe opposé. Ce genre de récit évoquait plus une prison qu’un hôtel, à la différence notable que ne vous y attendaient ni puces ni poux, mais une salle de bains.

Ce dernier détail avait convaincu William d’ignorer les mises en garde. Après trois journées dans l’ancienne bergerie servant d’abri aux chercheurs d’or, il était prêt à tout pour échapper à la vermine, même à supporter le dragon O’Keefe.

Or, il était accueilli par une créature à la beauté exceptionnelle, aux yeux verts et aux boucles de cheveux indomptables, d’un rouge cuivré, la vision la plus agréable qu’il eût eue depuis son débarquement à Dunedin, en Nouvelle-Zélande. Son moral, au plus bas depuis des semaines, s’améliora sensiblement.

— Non, je suis Elaine O’Keefe, dit la jeune fille en riant. Hélène est ma grand-mère.

William sourit. Il savait que son sourire était un atout. En Irlande, les visages des jeunes filles s’éclairaient toujours d’une nuance d’intérêt quand elles voyaient l’espièglerie briller dans ses yeux bleus.

— Je le regrette presque. Sinon, j’aurais eu l’idée commerciale du siècle: «Eau de Queenstown – eau de jouvence!»

Elaine eut à son tour un sourire qui mit en valeur son visage mince et un nez menu, peut-être un tout petit peu trop pointu, mais constellé de taches de rousseur.

— Vous devriez vous associer avec mon père. Lui aussi est friand de ce genre de formules : « Bonne bêche, bonne pêche ! Chercheur, O'Kay Warehouse, c'est là qu'est ton or ! »

— J'en prends bonne note, promit le jeune homme. Mais, au fait, puis-je avoir une chambre ?

— Vous êtes chercheur d'or ? Alors... ma foi... des chambres libres, il y en a, bien sûr, mais elles sont assez chères. Les chercheurs d'or ne dorment généralement pas ici...

— J'ai une tête de chercheur d'or ? demanda William avec un air sévère, les sourcils froncés sous son abondante tignasse blonde.

Elaine l'examina sans façon. Au premier abord, un peu sale et dépenaillé avec son ciré, son pantalon en denim et ses solides bottes, il ne se distinguait guère de ceux qu'elle rencontrait quotidiennement. À y regarder de plus près pourtant, Elaine, digne fille de commerçant, s'aperçut de la qualité de son équipement : une veste onéreuse sous le ciré, des minichaps par-dessus les bottes, le tout en bon cuir, une tresse de crin de cheval ornant son Stetson. L'équivalent d'une petite fortune. Les sacs de selle posés à terre étaient eux aussi d'une finition soignée.

Rien de commun avec l'équipement des aventuriers à la recherche d'or dans les rivières et les montagnes de la région, dont seule une infime minorité accédait à la richesse. La plupart des autres finissaient par quitter Queenstown aussi pauvres qu'à leur arrivée, essentiellement parce qu'ils n'économisaient pas le produit de leur travail, préférant le gaspiller aussitôt en ville. Les immigrés ayant fait réellement fortune avaient, eux, choisi de s'installer à demeure et d'ouvrir un commerce. Les parents d'Elaine étaient de ceux-là. Il y avait aussi miss Hélène et sa pension, Stuart Peter et sa forge, Ethan qui tenait le bureau de poste et de télégraphe, sans oublier, bien sûr, sous le nom de « l'hôtel de Daphnée », le pub mal famé mais fort couru, avec, aux étages supérieurs, sa maison close.

William se soumit à l'inspection de la jeune fille avec une légère ironie. Il avait un visage juvénile se creusant de deux fossettes chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Et il était rasé de près ! Chose inhabituelle aussi. La plupart de ses semblables ne touchaient à leur rasoir qu'en fin de semaine, quand il y avait danse chez Daphnée.

Elaine décida de taquiner le nouveau venu pour essayer de le faire sortir de sa réserve.

— Vous, au moins, vous ne sentez pas aussi fort que les autres.

— Jusqu'ici le lac offrait des bains gratuits, mais plus pour très longtemps à ce qui se dit. Et il commence à faire froid. De plus, l'or semble apprécier les odeurs corporelles : c'est celui qui se baigne le plus rarement qui extrait le plus de pépites de la rivière.

Elaine ne put s'empêcher de rire.

— Vous ne devriez pas vous inspirer de cette maxime, sinon vous aurez des mots avec ma grand-mère. Tenez, si vous voulez bien remplir ça, dit-elle, tendant une fiche.

Elle s'efforça de déchiffrer discrètement, par-dessus le comptoir, ce qu'écrivait William avec une aisance dont peu de chercheurs d'or étaient capables.

« William Martyn... » Le cœur de la jeune fille s'affola à la lecture d'un si joli nom.

— Que dois-je mettre ici ? s'enquit le jeune homme, montrant la case où il devait inscrire son adresse. Je viens d'arriver. Vous êtes ma première adresse en Nouvelle-Zélande.

Elaine ne put se contenir plus longtemps.

— C'est vrai ? D'où venez-vous donc ? Non, laissez-moi deviner. C'est ce que fait ma mère avec les nouveaux clients. À leur accent, on sait d'où viennent les gens.

C'était chose simple chez la plupart des immigrants. On se trompait bien sûr de temps à autre. Elaine, par exemple, avait du mal à distinguer un Suédois d'un Néerlandais ou d'un Allemand. Mais elle ne prenait pour ainsi dire jamais un Irlandais pour un Écossais et vice versa. Les Londoniens, on les reconnaissait sur-le-champ. Les experts en la matière pouvaient même dire de quel quartier ils venaient. Le problème était ardu avec William, il parlait comme un Anglais, mais en étirant un peu les voyelles.

— Vous êtes du pays de Galles, s'écria-t-elle au hasard.

Sa grand-mère maternelle, Gwyneira McKenzie-Warden, était galloise et la prononciation de William rappelait un peu la sienne. À dire vrai, Gwyneira ne parlait pas la langue de sa patrie, car elle était la fille d'un noble campagnard et ses préceptrices avaient veillé à lui inculquer un anglais sans accent.

William secoua la tête, mais sans sourire, contrairement à l'attente de la jeune fille.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça? Je suis irlandais, de la région du Connemara.

Elaine rougit. Jamais elle n'aurait pu le deviner malgré la présence, parmi les chercheurs d'or, de nombreux Irlandais. Mais ils usaient d'un dialecte grossier alors que William s'exprimait de manière assez choisie.

Comme pour souligner son origine, il écrivit en capitales, dans la case voulue, sa dernière adresse: «Martyn's Manor, Connemara».

Cela évoquait plus une grande propriété rurale qu'une ferme...

— Je vais vous montrer votre chambre, dit Elaine, bien qu'il ne lui revînt pas d'accompagner les clients, surtout s'il s'agissait d'un homme.

Sa grand-mère lui avait instamment recommandé d'appeler à cet effet le garçon de service ou l'une des bonnes. Mais, pour un client comme celui-ci, la jeune fille s'autorisa une exception. Elle sortit de la réception en se tenant très droite, à la manière d'une dame, comme le lui avait enseigné Gwyneira: la tête haute mais avec une grâce naturelle, les épaules rejetées en arrière. Et en évitant surtout la démarche chaloupée et aguichante en vogue chez les filles de Daphnée!

Elaine espéra que la finesse de sa taille, soulignée depuis peu par le port d'un corset, mettait en valeur sa poitrine qui commençait à prendre des formes pleines. À vrai dire, elle détestait ce corset, mais si cela devait attirer l'attention de cet homme...

William la suivit, heureux qu'elle ne pût le voir. Il avait peine à ne pas caresser du regard ce corps gracile, mais aux rondeurs naissantes et bien placées. La prison, puis les huit semaines de traversée, suivies de la chevauchée entre Dunedin et les champs aurifères de Queenstown... il y avait bientôt quatre mois qu'il n'avait pas approché une femme.

Inimaginable! Il était grand temps d'y remédier! Les gars du campement rêvaient bien entendu des filles de Daphnée, assez jolies semblait-il. Et l'établissement était bien tenu. Mais la perspective de courtiser cette mignonne petite rousse était beaucoup plus séduisante que celle d'aller chercher satisfaction dans les bras d'une prostituée.

La chambre que montra Elaine, bien rangée et aux meubles de bois clair, plut aussi à William. Simple mais accueillante. Il y avait des tableaux aux murs et un broc d'eau pour la toilette.

— Vous pourrez aussi utiliser la salle de bains, mais il vous faudra au préalable le demander : à ma grand-mère, à Marie ou à Laurie, expliqua Elaine en rougissant un peu.

Elle voulut se retirer, mais William la retint avec douceur.

— Et vous? Je ne peux pas vous le demander?

— Non, je ne suis généralement pas ici, répondit-elle, flattée. Aujourd'hui, je remplace ma grand-mère. Mais je... normalement, je travaille à O'Kay Warehouse, le magasin de mon père.

Elle n'était donc pas que jolie, elle était aussi d'une bonne famille, se dit William à qui la jeune fille plaisait décidément de plus en plus. Or, il avait besoin d'outils pour son travail.

— Je ne tarderai pas à y faire un tour, promit-il.

Descendant l'escalier, Elaine ne touchait plus terre. Elle avait l'impression qu'une montgolfière, à la place de son cœur, la soulevait dans les airs, délivrée de toute pesanteur. Ses cheveux paraissaient flotter au vent, bien qu'il n'y eût pas le moindre souffle d'air dans la maison. Radieuse, elle entrevoyait une aventure où elle serait aussi belle et invincible que les héroïnes des feuilletons qu'elle lisait en cachette.

Toujours aérienne, elle entra dans le jardin de la grande maison de ville abritant la pension d'Hélène O'Keefe. Elaine était née dans cette maison que ses parents avaient fait construire pour leur famille dès que leur commerce avait rapporté de premiers bénéfices. Ensuite pourtant, elle leur était apparue trop bruyante, trop citadine, en plein centre de Queenstown. C'était surtout Fleurette, la mère d'Elaine, originaire d'une des grandes fermes des Canterbury Plains, qui regrettait les vastes espaces. Aussi avaient-ils à nouveau fait bâtir, mais au bord de la rivière, sur un terrain auquel il ne manquait à vrai dire qu'une chose : la présence d'or. Le père d'Elaine en avait jadis obtenu la concession, mais, si le jeune Ruben O'Keefe avait de nombreux talents, il n'était qu'un piètre chercheur d'or. Par chance, sa future femme, Fleurette, s'en était aussitôt aperçue et, plutôt que d'engloutir sa dot dans cette « mine d'or » vouée à l'échec, elle l'avait investie dans une entreprise de livraison de

marchandises. Essentiellement des bêches et des battées que les chercheurs d'or s'arrachaient. Le magasin O'Kay Warehouse avait parachevé cette réussite commerciale.

Fleurette, en plaisantant, avait appelé ce terrain le «Gold-nugget Manor», ou «Manoir des Pépites d'or». Le nom lui était resté. Elaine et ses frères y avaient grandi heureux. Il y avait des chevaux et des chiens, quelques moutons même, tout comme dans le pays natal de Fleurette. Ruben pestait quand, chaque année, il lui fallait tondre les bêtes. Ses fils, Stephen et Georges, s'intéressaient peu à l'élevage, contrairement à Elaine pour qui cette demeure campagnarde était à mille lieues d'égaliser Kiward Station, l'immense ferme aux innombrables moutons que dirigeait sa grand-mère dans les Canterbury Plains. Combien elle aurait aimé y vivre et y travailler! Aussi était-elle un peu jalouse de sa cousine qui en hériterait un jour.

Mais Elaine n'était pas du genre à trop se tracasser. Elle aimait aider au magasin ou remplacer sa grand-mère à la pension. En revanche, elle n'avait guère envie d'aller à l'université comme son frère aîné Stephen, qui suivait des études de droit à Dunedin, réalisant le rêve de son père qui, jeune homme, souhaitait devenir avocat. Celui-ci était juge de paix à Queenstown depuis près de vingt ans. Il n'y avait, pour lui, rien de plus beau que de discuter de questions juridiques, en hommes de métier, avec Stephen. Le frère cadet allait encore à l'école; il paraissait être le commerçant de la famille. Toujours volontaire pour donner un coup de main dans le magasin, il débordait d'idées d'amélioration.

Hélène O'Keefe versait avec élégance du thé dans la tasse de sa visiteuse, Daphnée O'Rourke. Les deux femmes éprouvaient un plaisir malicieux à organiser cette cérémonie du thé au su et au vu de tout un chacun. Elles n'ignoraient pas que la moitié de la ville se livrait à des messes basses à propos de cette étrange relation entre les deux «hôtelières». Mais Hélène n'en avait cure. Quelque quarante ans plus tôt, c'était sous sa surveillance que Daphnée, alors âgée de treize ans, avait été envoyée en Nouvelle-Zélande. Un orphelinat londonien s'était débarrassé de quelques pupilles, profitant de ce que la colonie connaissait une pénurie de bonnes à tout faire. De son côté, Hélène était partie vers un avenir incertain, pour un mariage

avec un inconnu. En échange de la surveillance des fillettes, l'Église d'Angleterre avait payé à Hélène la traversée.

Jusqu'alors préceptrice à Londres, la jeune femme avait profité des trois mois de voyage pour inculquer aux pupilles un peu de savoir-vivre dont Daphnée ne s'était jamais départie. Son emploi de bonne avait ensuite débouché sur un authentique fiasco, tout comme, à plus long terme, le mariage d'Hélène. Les deux femmes avaient fini par se sortir au mieux des situations impossibles où elles étaient tombées.

Elles levèrent la tête en entendant les pas d'Elaine sur la terrasse. Hélène avait un visage parcouru de fines rides et un nez un peu pointu qui trahissait sa parenté avec Elaine. Des mèches grises se mêlaient à ses cheveux, autrefois d'un brun foncé avec des reflets châtain, mais toujours longs et fournis. Elle les coiffait généralement en un gros chignon sur la nuque. Dans ses yeux gris se lisaient de l'intelligence et une curiosité toujours présente, notamment en cet instant où elle découvrit le visage rayonnant de sa petite-fille.

— Eh bien, mon enfant, on dirait que tu viens de recevoir un cadeau de Noël. Il y a du nouveau?

Daphnée, dont le visage de chat avait quelque chose de dur même quand elle souriait, interpréta de manière moins naïve l'expression de ravissement d'Elaine. Elle l'avait vue chez tant de gamines pensant avoir trouvé le prince charmant! Il lui avait ensuite fallu de longues heures pour les consoler quand le prince charmant s'était révélé n'être qu'un crapaud hideux. Ainsi s'expliquait sa méfiance instinctive.

— Nous avons un nouvel hôte! expliqua Elaine avec feu. Un chercheur d'or venu d'Irlande.

Hélène fronça les sourcils. Daphnée éclata de rire, ses yeux verts pétillant d'ironie.

— Il ne se serait pas égaré par hasard, Lainie? Les chercheurs d'or irlandais atterrissent d'ordinaire plutôt chez mes filles.

— Mais il n'est pas un de ces... Excusez-moi, miss Daphnée, je voulais dire... Je crois que c'est un gentleman.

Les rides se creusèrent un peu plus sur le front d'Hélène. Elle n'avait pas que de bons souvenirs de prétendus gentlemen.

— Mon trésor, dit Daphnée en riant, des gentlemen irlandais, cela n'existe pas. Tous ceux qui, là-bas, sont plus ou moins

nobles ont leurs origines lointaines en Angleterre, car l'île est une possession anglaise depuis la nuit des temps. Ce contre quoi les Irlandais hurlent comme des loups sitôt qu'ils ont bu deux ou trois verres. La plupart des chefs de clan irlandais ont été destitués et remplacés par des nobles anglais qui, depuis, passent leur temps à s'enrichir sur le dos des autochtones. Il y a peu, ils ont laissé leurs fermiers mourir de faim. De vrais gentlemen! Mais il est peu probable que ton chercheur d'or en soit un. Ils ne lâchent pas leur terre comme ça!

— Comment se fait-il que vous en sachiez autant sur l'Irlande?, s'étonna Elaine, que la propriétaire de la maison close fascinait mais avec qui elle avait rarement eu l'occasion de parler.

— Je suis irlandaise, ma douce. Au moins sur le papier. Quand les immigrants ont un coup de cafard chez moi, cela les reconforte diablement. J'ai même travaillé mon accent..., dit Daphnée qui se mit à baragouiner un irlandais si marqué que même Hélène ne put s'empêcher de rire.

En réalité, Daphnée était née à Londres, quelque part dans le quartier du port. Plus tard, en Nouvelle-Zélande, elle avait emprunté l'identité d'une immigrante irlandaise, Bridie O'Rourke, qui était morte pendant la traversée et dont la jeune Daphnée s'était procuré les papiers auprès d'un matelot anglais.

— Mais il ne parle pas comme ça, William, notre nouvel hôte.

— William? s'indigna Hélène. Ce jeune homme s'est présenté sous son prénom?

— Bien sûr que non, s'empressa de dire Elaine. Je l'ai lu sur sa fiche. Il s'appelle Martyn. William Martyn.

— Ce n'est pas vraiment un nom irlandais, remarqua Daphnée. Pas de nom irlandais, pas d'accent... Tout ça paraît un peu louche. Si j'étais vous, miss Hélène, j'irais voir d'un peu plus près!

Elaine lui lança un regard hostile.

— C'est quelqu'un de distingué, j'en suis sûre! Il va même acheter son équipement dans notre magasin...

Cette pensée la consola. S'il venait à la boutique, elle le reverrait quoi qu'en pense sa grand-mère.

— Alors, c'est à n'en pas douter quelqu'un de bien, se moqua Daphnée. Mais bon, miss Hélène, parlons d'autre

chose. On m'a dit que vous alliez avoir de la visite de Kiward Station. Est-ce miss Gwyn?

Elaine écouta la conversation un petit instant avant de se retirer. Il avait déjà été beaucoup question, ces derniers jours, de l'arrivée de son autre grand-mère et de sa cousine, si bien que cette visite n'avait plus rien de sensationnel. Gwyneira venait souvent voir ses enfants et petits-enfants, et une étroite amitié la liait à Hélène O'Keefe. Comme elle logeait dans la pension de cette dernière, les deux femmes bavardaient des nuits entières. L'extraordinaire, cette fois, tenait à ce que Gwyn serait accompagnée de Kura, la cousine d'Elaine. Ce n'était encore jamais arrivé et il régnait autour de l'événement comme un léger... parfum de scandale! La mère et la grand-mère d'Elaine baisaient la voix quand elles abordaient ce sujet. Elles n'avaient pas non plus fait lire aux enfants la lettre de Gwyneira. D'ordinaire, Kura n'appréciait guère les voyages, du moins pas pour rendre visite à sa famille de Queenstown.

Bien qu'à peu près du même âge, les cousines se connaissaient à peine. Lors des rares séjours d'Elaine à Kiward Station, elles n'avaient pas trouvé grand-chose à se dire. Elles étaient d'une nature trop différente. Fascinée par l'immensité des étendues herbeuses sur lesquelles paissaient des centaines de bêtes, Elaine ne rêvait que de monter à cheval et de conduire les moutons dès qu'elle mettait les pieds chez Gwyneira. De plus, sa mère, Fleurette, s'épanouissait littéralement à la ferme, trouvant un grand plaisir à chevaucher interminablement en compagnie de sa fille.

Kura, en revanche, préférait rester à la maison ou dans le jardin et n'avait d'yeux que pour le piano neuf venu d'Angleterre par transport spécial. Elaine – elle n'avait que douze ans à l'époque – l'avait donc jugée un peu sottie. La jalousie jouait bien entendu aussi un certain rôle dans cette inimitié. Kura était l'héritière de Kiward Station : un jour lui reviendraient les chevaux, les moutons et les chiens, toutes choses dont elle se contrefichait!

Or Elaine avait à présent seize ans et Kura quinze. Il y aurait désormais plus de points communs entre elles, et Elaine pourrait montrer son univers à sa cousine! La petite ville animée, au bord du lac Wakatipu, avec ses montagnes proches, lui plairait certainement. La foule des chercheurs d'or venus du monde

entier et le parfum d'aventure qui y régnait ne manqueraient pas de l'attirer. Queenstown possédait, dirigée par le pasteur, une troupe de théâtre florissante ; il y avait des groupes de danse populaire et quelques Irlandais avaient constitué un orchestre qui jouait de la musique folklorique dans le pub ou dans le centre-ville.

Elaine se dit qu'elle devrait aussi raconter tout ça à William : peut-être aurait-il envie d'aller danser avec elle ! Elle retourna à la réception dans l'espoir que le jeune homme passerait par là.

En réalité, ce fut sa grand-mère qui se montra la première. Elle la remercia, lui donnant ainsi à comprendre que sa présence n'était plus nécessaire. Le pub n'allait pas tarder à ouvrir, requérant celle de Daphnée. Hélène, par ailleurs, souhaitait jeter un œil sur la fiche du nouvel hôte qui avait si fort impressionné sa petite-fille.

Daphnée, sur le point de partir, regarda par-dessus l'épaule de son amie.

— Martyn's Manor... ça fait assez aristocratique. Serait-ce vraiment un gentleman ?

— Je vais tirer cela au clair très rapidement, déclara Hélène.

Daphnée acquiesça en souriant intérieurement. Le jeune homme n'allait pas échapper à quelques questions indiscrettes. Hélène n'était pas du genre à laisser l'affectivité dominer les relations sociales.

— Et surveillez la petite ! lança Daphnée sur le seuil de la porte. Elle s'est amourachée de ce prince charmant et cela pourrait avoir des conséquences désagréables. Il faut se méfier des gentlemen !

Pourtant, à sa grande surprise, Hélène retira de l'examen qu'elle fit subir au nouvel hôte une impression moins négative que prévu. Au contraire : le jeune homme était propre, bien rasé et correctement vêtu. Hélène ne manqua pas de constater elle aussi que son habit était du meilleur tissu. Il demanda avec politesse où il était possible de dîner et Hélène lui proposa le repas qu'elle réservait à ses pensionnaires. Il fallait certes s'inscrire au préalable, mais Marie et Laurie, ses zélées cuisinières, feraient surgir comme par miracle un couvert supplémentaire. William se retrouva donc dans une salle à manger aménagée

avec goût, devant un repas fin, en compagnie d'une jeune dame un peu guindée, institutrice dans l'école qui venait de s'ouvrir, et de deux employés de banque. Les deux serveuses le déconcertèrent au début, incapable qu'il fut de distinguer l'une de l'autre les jumelles Marie et Laurie, deux blondes joyeuses et plantureuses. Ses compagnons de table l'assurèrent en riant que c'était tout à fait normal et que seule Hélène O'Keefe y arrivait. Cette dernière se contenta de sourire, car elle savait que Daphnée en était capable elle aussi.

Ce repas en commun offrait bien sûr le moyen idéal de sonder le cœur et les reins de William Martyn. Hélène n'eut même pas besoin de le questionner, les autres commensaux s'en chargèrent.

Si, il était bel et bien irlandais, confirma William à plusieurs reprises, avec un peu de brusquerie lorsque les deux employés s'étonnèrent de son manque d'accent. Son père possédait un élevage de moutons dans le Connemara. Cette information renforça l'idée qui était venue à Hélène dès qu'elle l'avait entendu parler: ayant bénéficié d'une excellente éducation, le jeune homme ne se serait jamais vu pardonner de parler le dialecte irlandais.

— Mais vous avez des origines anglaises, n'est-ce pas? insista l'un des employés qui venait lui-même de Londres et semblait un peu au fait de la question irlandaise.

— La famille de mon père est venue d'Angleterre voici deux cents ans! Si vous considérez que nous sommes toujours des immigrés...

— C'est bon, c'est bon, mon ami! répondit l'homme en levant les mains d'un air apaisant. Vous êtes patriote, à ce que je vois. Qu'est-ce qui vous a donc amené à quitter l'île verte? Seriez-vous mécontent de la manière dont se présente ce projet de *Home Rule*? Il était prévisible que les Lords le rejettent. Mais si vous êtes vous-même...

— Je ne suis pas un grand propriétaire terrien, l'interrompt William d'un ton glacial. Encore moins un comte. Même si mon père éprouve quelque sympathie pour la Chambre des Lords...

Il se mordit les lèvres.

— Excusez-moi, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

Hélène décida de changer de sujet avant que cette tête brûlée ne réagît plus vivement encore. Pour ce qui était du

tempérament, il était sans conteste un Irlandais. De plus, il s'était sans doute brouillé avec son père. C'était peut-être une des raisons pour lesquelles il avait émigré.

— Et vous comptez chercher de l'or, monsieur Martyn? s'enquit-elle incidemment. Avez-vous déjà jalonné une concession?

— Pas directement, répondit-il, haussant les épaules d'un air soudain moins assuré. On m'a signalé quelques endroits prometteurs, mais je n'arrive pas à me décider.

— Vous devriez chercher un partenaire, conseilla l'un des employés. Le mieux serait quelqu'un d'expérimenté. Il ne manque pas de vétérans qui ont déjà vécu la ruée vers l'or en Australie.

— Qu'ai-je à faire d'un partenaire qui prospecte depuis dix ans et qui n'a toujours rien trouvé? C'est là une expérience dont je peux me dispenser.

Les hommes rirent, mais Hélène trouva le ton cassant de William plutôt mal venu.

— Vous n'avez pas totalement tort, finit par concéder son interlocuteur. Mais il est rare qu'on fasse fortune ici. Si vous voulez un bon conseil, jeune homme: oubliez l'or! Lancez-vous plutôt dans une activité que vous connaissez. La Nouvelle-Zélande est un paradis pour les gens entreprenants. Un métier normal est plus prometteur que celui de chercheur d'or.

Le tout est de savoir si ce garçon a un vrai métier, songea Hélène. Pour l'instant, il lui paraissait descendre d'une famille riche, avoir reçu une bonne éducation mais être assez gâté. On verrait comment il réagirait à ses premières ampoules aux mains...